

délicatesse de jeunes âmes vouées au bien, que ces livres devinssent la base de votre bibliothèque. C'est là une charmante idée, et on ne sait en vérité qui elle honore le plus, des enfants qui l'ont eue ou de l'institutrice qui l'a inspirée.

Si jamais quelque défaillance improbable menaçait votre affectueuse association, cette touchante bibliothèque vous rendrait vos forces rien qu'en y jetant les yeux.

Au nom de mes concitoyens, au nom de la mère-patrie, à vous qui allez la quitter sans l'oublier, je souhaite du fond du cœur tout le bonheur possible.

Un dernier mot : Vous vous êtes voués et consacrés au soulagement des pauvres, dans la mesure de vos forces et de vos ressources ; veuillez y songer encore aujourd'hui !

LOUIS PENARD, adjoint.

Versailles, 10 décembre 1874.

LESSOUTO.

Le Comité a reçu de M. Germond la lettre suivante :

Messieurs les Membres du Comité de la Société des missions évangéliques de Paris.

Thabana-Morèna, 10 novembre 1874.

Messieurs et honorés frères,

C'est une vie bien complexe que celle d'un missionnaire au Lessouto ; l'Eglise, l'école, l'atelier le réclament à leur tour. A mon arrivée à Thabana-Morèna, j'ai trouvé plus d'une brèche et je suis allé de l'une à l'autre, attendant pour vous écrire que la poussière du premier travail se fût un peu abattue.

Mon séjour en Europe n'a pas été très long et cependant j'ai été étonné des changements qui se sont opérés dans le

sud de l'Afrique durant mon absence. La découverte des mines de diamants a fait affluer les capitaux; le colon, tout surpris de voir enfin le vent de la prospérité enfler ses voiles en a hissé le plus qu'il a pu, au risque, je le crains, de faire chavirer sa barque; on creuse des ports, on construit des ponts et des chemins de fer, le parlement du Cap vient de voter dans ce but un crédit de 140 millions. En un mot, il y a du nouveau sous le soleil d'Afrique,.... Qui l'aurait cru?

Les Bassoutos, bien que placés à l'écart du grand mouvement, ont cependant eu leur part à la prospérité générale. Le prix des céréales a doublé, les troupeaux multiplient et la laine se vend bien, l'argent se gagnant aisément on s'habille mieux, la hutte traditionnelle fait place à des demeures plus confortables; ceux qui n'en demandent pas davantage doivent être contents. Ceux, en revanche, qui croient que la terre est avant tout une école pour le ciel remarquent avec tristesse que l'indifférence gagne du terrain, que l'Eglise est moins fréquentée, que la jeunesse devient orgueilleuse, que l'école même est regardée avec moins de faveur, sans doute parce qu'on y parle trop de religion et pas assez des prix courants, et ils pensent à la parole d'Osée : « Je leur ai multiplié l'argent et l'or dont ils ont fait un Bahal. »

Il va sans dire que ce que j'écris là se rapporte aux Bassoutos inconvertis, mais on ne peut nier que le mauvais esprit qui règne n'ait gagné quelque peu les membres de nos Eglises. La conduite extérieure est encore bonne, mais la piété de plusieurs s'est refroidie, et l'on voit moins d'intérêt pour l'avancement du règne de Dieu. Je reçois un jour la visite d'une femme qui avait été convertie quelques mois avant mon départ : « Comment vas-tu? — Bien, je te remercie, mais l'âme est bien fatiguée; je ne pense pas que je puisse continuer à cheminer avec vous. » Je lui parlai, je priai avec elle, elle me quitta en disant : « Tes paroles

sont bonnes, je sens toutefois qu'elles ne serviront à rien.» Hélas ! je crains que plus d'un membre du troupeau n'en soit là, à la franchise près. Elle se trompait cependant, la pauvre femme; un plus puissant que le missionnaire de Thabana-Morèna a trouvé le chemin de cette conscience endormie. Le mauvais moment passé, et bien qu'elle ait une position très difficile, que dans le village tout païen qu'elle habite, les insultes et les mauvais procédés soient son pain quotidien, elle a repris courage et retrouvé la paix.

Ce qui a aussi beaucoup contribué à amener ce fâcheux état de choses, ce sont les querelles survenues, à Thabana-Morèna même, entre les anciens habitants du village et les membres du troupeau de Carmel qui sont venus s'établir ici après la mort de notre vénéré frère M. Lemue. Les habitudes des uns ne sont pas celles des autres ; de part et d'autre on veut tenir le haut du pavé et faire entendre raison à autrui. Le missionnaire s'efforce de tenir la balance égale et se trouve en butte aux critiques des deux partis. J'espère que ces dissensions fâcheuses ne dureront pas, mais elles nous auront fait bien du mal. Les païens ont été enchantés d'avoir un prétexte pour fuir la chapelle : « Comment ! » m'ont-ils dit, « prier Dieu ensemble le dimanche pour aller en justice le lundi ! Si c'est là votre religion, nous n'en voulons pas ! » Ils auraient dû ajouter, comme je leur en fis la remarque, qu'il ne leur déplaisait point que les choses allassent ainsi et qu'ils ne s'étaient pas fait faute de verser de l'huile sur le feu.

Mais, s'il y a des misères dans notre Eglise, combien d'âmes fidèles qui n'ont pas fléchi le genou devant l'idole du jour ! Et ne forment-elles pas la majorité du troupeau ? L'autre jour, quatre vieilles femmes viennent me voir : « Eh bien ! mes bonnes amies, avez-vous une querelle en poche ? — Oh ! non ; ce ne sont que tes vieilles qui viennent te dire encore combien elles sont heureuses d'avoir retrouvé leur missionnaire. — Et la santé, comment va-t-elle ? — La

santé, elle va mal, nos années ne se comptent plus, tu le sais bien, mais souffrir quand on ne sait pas prier et souffrir quand on a cru sont deux choses. Le corps s'en va, mais le cœur est libre et heureux. » Elles ne sont pas les seules, je le sais, à pouvoir en dire autant.

Nous avons eu à Thabana-Morèna, à Siloé et sur les annexes des fêtes religieuses qui laisseront des traces, nous aimons à le croire. Au nombre des personnes reçues au baptême à Thabana-Morèna est un pauvre muet, converti il y a deux ans. Infirmes, pauvre, méprisé, avant sa conversion il ne connaissait d'autre plaisir au monde que celui de boire de la bière lorsqu'on voulait bien lui en donner. Il y a complètement renoncé et sa régularité à suivre les services est admirable, d'autant plus qu'il habite assez loin de la station. Le jour du baptême, les candidats firent, selon la coutume, leur profession de foi. Quand je demandai à Kaba s'il promettait de servir le Seigneur, son épaisse figure s'éclaira d'un joyeux sourire et de la main il montra le ciel. Aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, Dieu choisit les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes.

Un fait réjouissant que je dois signaler est l'augmentation progressive du produit des collectes en faveur de la mission. J'en ai été frappé hier en feuilletant mon registre. (Je réunis celles de Siloé à celles de Thabana-Morèna, car ces deux stations ne forment qu'une Eglise.)

En 1870 je reçus	550	francs.
En 1871	—	850 —
En 1872	—	1,525 —
En 1873	—	2,525 —

Les chiffres, dit-on, ont leur éloquence, mais cette éloquence est parfois trompeuse.

Les Bassoutos prospèrent, l'Eglise s'est accrue, il est donc naturel que le produit des collectes s'élève à proportion. Cette année, toutefois, la récolte a été mauvaise, aussi

je m'attendais à un chiffre inférieur à celui de l'année passée. Au contraire, nous le dépasserons de 300 fr. Je crois être donc en droit de me réjouir du fait et de le présenter comme le produit de la foi. « Je craignais de n'avoir pas de blé cette année, » me disait un jeune homme, « Dieu m'a donné de quoi vivre, il est juste que je l'en remercie, » et il me remit 25 francs. Plusieurs ont donné autant, mais Salomon est pauvre et ce ne fut pas sans émotion que je reçus son offrande. Je mentionnerais aussi nos braves évangélistes et maîtres d'école, Pierre Dumo, Ezéchiel Gédéon, aucun d'eux n'est fort à son aise et cependant ils ont apporté, qui la dixième, qui la septième partie de leur chétif salaire, comme pour nous prouver que, s'ils travaillent à l'œuvre du Seigneur ce n'est pas par l'amour du gain.

C'est un grand sujet de satisfaction pour moi que d'avoir toujours pu faire face aux besoins de l'évangélisation indigène et des écoles de notre quartier sans recourir à l'assistance de la Société. Nous avons actuellement sept écoles et six annexes, et nous espérons pouvoir en fonder une de plus prochainement. Lorsque les dépenses sont allées en augmentant, les recettes ne sont pas restées en arrière. Il est vrai que nos aides indigènes se contentent de bien peu, 250 fr. en moyenne. Lorsque nous le pourrons, nous augmenterons leur salaire.

Je rends grâce à Dieu d'avoir, à tout prendre, d'excellents Anciens, qui font de leur mieux pour se rendre utiles. Les tournées d'évangélisation continuent sur quelques points ; il y a eu des résultats encourageants, à Mogalinyane par exemple, et dans les environs de Siloé. Je ne dois pas négliger cette occasion de rendre témoignage aux efforts de mon collègue, M. Maeder, qui, malgré son âge, ne craint pas d'entreprendre à pied de longues courses pour visiter les villages et les annexes autour de sa station de Siloé. L'évangéliste qui dirigeait la station de Siloé ne

me satisfaisait qu'à moitié, aussi je le priai de résigner sa charge et le fis d'ailleurs avec tous les égards convenables. Je n'ai pas eu à regretter cette décision, car un progrès très marqué en a été le résultat. Ce qui me fit surtout plaisir, fut la joie qu'en éprouva l'évangéliste remplacé. Il vint lui-même m'annoncer la nouvelle : « Sache que l'annexe de Mogalinyane va maintenant très bien depuis que c'est Jérémie qui la dirige ; vingt-cinq personnes se sont converties ces jours derniers ! »

Nous avons décidé, en conseil d'Eglise, d'avoir des réunions de prières plus fréquentes. Dimanche dernier, j'étais allé prêcher sur une annexe ; la pluie ayant modifié mes plans, je revins sur la station plus tôt que je ne l'avais pensé. J'entrai à la réunion de prières ; un Ancien la présidait. Je pris place au milieu des fidèles, je fus frappé de la ferveur, du sérieux des prières prononcées, même par les humbles du troupeau. En les entendant, je me sentis bien encouragé. Une Eglise qui sait prier comme cela doit avoir encore de beaux jours en réserve ; le Seigneur ne lui répondra jamais qu'il a épuisé pour elle les bénédictions de son bon trésor.

Le pays souffre de la sécheresse, les travaux que j'avais commencés pour l'établissement d'une petite école manuelle sont forcément arrêtés. Les outils que j'attendais n'arrivent pas, et je ne puis me procurer du bois de charpente. Je remercie encore les chers amis qui ont bien voulu s'intéresser à mon entreprise ; sitôt qu'elle sera en voie de progrès, je les en informerai.

Recevez, Messieurs et chers frères, mes salutations bien affectueuses.

P. GERMOND.
